

## LES SYSTEMES PASTORAUX DE L'EST NIGERIEN

Le domaine que nous présentons comprend la partie de la zone pastorale comprise entre le méridien 7°30E à l'ouest de Tanout et la frontière tchado-nigérienne. Cette surface qui totalise 60 000 km<sup>2</sup>, est loin de représenter une entité qui s'individualise par rapport au reste du pays. Elle correspond plutôt au découpage qui s'appuie sur des textes officiels en vue d'aménager ces régions.

La carte 1 montre comment cette zone pastorale se rétrécit régulièrement de l'ouest aux rives du lac Tchad. Elle offre, surtout à des latitudes sub-sahariennes, une juxtaposition de paysages étonnement variés passant des archipels lacustres aux dunes vives du Manga ou, des abords désolés du Ténéré, en saison sèche, aux buttes de grès cuirassé qui dominent Tanout. Ces pays contrastés représentent autant de parcours complémentaires dont les éleveurs savent tirer admirablement parti. Décrire ces différents milieux et présenter les systèmes pastoraux qui les utilisent ne suffiraient pas car, ce serait figer ces régions dans un passé proche sans tenir compte des nouvelles contraintes qui apparaissent. En effet, les aléas climatiques, les données récentes de l'économie pastorale et les efforts des autorités nigériennes qui œuvrent au développement de ces contrées, tout concourt à modifier cette partie du Niger oriental.

Comme nous le montrerons, les éleveurs ne résident pas qu'en zone pastorale puisqu'ils peuplent également de larges secteurs de zones intermédiaires et agricoles. Cette dernière qui servait surtout de lieu d'accueil durant quelques mois, semble devoir être appelée à jouer un rôle important dans l'économie pastorale du Niger, sans pour autant perdre sa vocation traditionnelle.

### Les cadres naturel et humain

Les structures géologiques profondes et les phases d'aridification de la cuvette tchadienne expliquent assez bien l'organisation des paysages naturels. Cependant, l'aspect nord sahélien qui domine, ne doit pas faire oublier que des empires très dynamiques ont animé durant plusieurs siècles, dans cette partie du Niger, une part importante des échanges entre l'Afrique du nord et l'exutoire nigérien. De nos jours, les études agrostologiques sont peut-être les seules à montrer aussi concrètement avec quelle rapidité peuvent avoir lieu des changements profonds.

### Les paysages naturels

Des marges du Ténéré à la Komadougou et du méridien de Tessaoua jusqu'à N'Guigmi, les séries géologiques gréseuses et argilo-gréseuses du continental intercalaire se superposent régulièrement avant d'être suivies par les mêmes séries rocheuses du crétacé et du quaternaire tchadien. Celles-ci, toutefois, se succèdent en transgression jusqu'à l'est. Les niveaux les plus récents dans ces contrées sont surtout formés de sable. Ces conditions structurales opposent les paysages septentrionaux des départements de Zinder et de Diffa. Dans le premier, les massifs gréseux qui dominent s'élèvent en vastes tables comme les Koutous ou la falaise de Tiguidit, soit pointent comme le massif de Termit. Ces ensembles servent d'appuis à de vastes accumulations de dunes fossiles, peu ondulées comme à Tedjira ou présentant de fortes dénivelées comme aux approches de Tasker. Dans cette partie du domaine présenté, les lits asséchés des grands organismes fluviaux passés, gardent leur hiérarchisation : vallée de l'Eliki ou de la Dillia qui s'écarte vers le lac à partir de Termit sud.

En revanche, dans la partie nord du département de Diffa, tous les paysages deviennent sableux et ils ne sont rompus dans leur uniformité que par les bas-fonds argileux qui concentrent l'humidité et la végétation. La pointe ouest du Manga annonce les emboîtements d'ergs fossiles qui ceinturent l'extrémité nigérienne du lac. Nous trouvons là toutes les formes dunaires résultant des transgressions du paléotchad, dans une succession un peu confuse. Ce n'est qu'à partir de l'axe N'Gourti-Agadens que les plateaux sableux s'étagent avec régularité. Celle-ci apparaît nettement quand nous regardons les cordons dunaires envoyés des rives du lac Tchad qui frappent par leur parallélisme et cet aspect contourné si caractéristique. Enfin, les dernières fluctuations historiques ont déposé des bourrelets sableux correspondant aux lignes de rivages les plus hautes. Le désert du Tal qui borde la petite région du Kadzel en est la meilleure illustration bien qu'il s'interrompt rapidement entre N'Guigmi et Bosso.

Tous ces terrains retiennent médiocrement les eaux, et les faibles hauteurs de pluies des dernières décennies n'ont pu que très mal alimenter les nappes. De toute façon, à l'exception des grands forages, les puits traditionnels ou cimentés n'atteignent que difficilement les réserves d'eau contenues dans les grandes séries géologiques. Brièvement nous pouvons admettre que la profondeur des ouvrages croît du sud vers le NE, pour décroître vers le Manga et le lac dans la région de Diffa. Là même les puisards saisonniers parviennent aux nappes phréatiques abondantes que contiennent les alluvions récentes.

Les formations végétales\* gardent les traces qu'ont imprimé les fortes variations de la pluviométrie depuis un quart de siècle. Mais, paradoxalement elles ne présentent pas, surtout au niveau des ligneux, des formes sahariennes d'adaptation xéromorphique. La plupart des graminées vivaces ont disparu de nombreux sites où elles avaient été recensées, et ne subsistent que dans des lieux privilégiés. En revanche, le cortège des graminées annuelles semble mieux supporter l'aridification en cours puisqu'elles ont recolonisé tous les terrains. Certaines espèces comme *Cenchrus biflorus* font preuve d'un dynamisme étonnant dès que les averses les favorisent un tant soit peu. En saison sèche elles constituent d'immenses paillers campés par les lignes d'arbres et d'arbustes qui se réfugient dans les talwegs, aux abords des massifs méridionaux ou dans les cuvettes interdunaires.

## Les grands traits socio-historiques

Les sultanats du Damegaran, du Damergou ou du vaste Kanem-Bornou ont successivement ou conjointement, organisé ces régions jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces états vivifièrent le pays en développant les échanges du commerce transaharien actif entre Agadez et Tamanrasset. À un moment ou à un autre de leur histoire, tous les groupes d'habitants ont participé à ce passé haut en faits légendaires, mis à part les Peuls qui sont venus plus tardivement.

Depuis des siècles, plusieurs grands ensembles de populations se côtoient dans cette partie de la cuvette tchadienne : agriculteurs commerçants des marges méridionales du Niger composés de Djermas, d'Haoussas, de Kanouris, et de pasteurs appartenant aux groupes sahéliens touaregs, toubous et peuls. Cette dichotomie des activités ne doit pas être poussée trop loin car les habitants des régions agricoles conservent beaucoup de terroirs entourés de savanes-parcs encore intacts, qui prouvent que jusqu'à une date récente ils fondaient leur économie sur des systèmes sylvo-agropastoraux manifestement très élaborés. Par ailleurs, tout au long de l'axe Diffa-Zinder, chaque groupe s'interpénètre avec ses voisins et il est délicat dans une région de préciser la part qui revient à chaque ethnie.

## Les groupes pastoraux en présence

Les Touaregs peuplent surtout le département de Zinder, car c'est vers Tanout et en direction d'Agadez que se répartissent les campements les plus nombreux. Ils se rattachent à des confédérations venues soit du Damergou, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, soit du Tchad, comme les Mallamay et les Ibandagan après qu'ils y eurent émigré à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, soit en fin d'Agadez comme les tribus Ifadayen, Alburdatan et Zgadnawan. Même si les sentiments, qui se réfèrent à la forte hiérarchisation tribale qu'ils connurent dans le passé, demeurent vifs, les stratifications sociales traditionnelles tendent à s'effacer. Au total les Touaregs de ces régions comptent 70 000 personnes.

Les Toubous classés par les registres administratifs en dazas et azas proviennent en fait de plusieurs tribus qui résident normalement au Tchad. Elles voisinent vers N'Gourti avec des clans Korkorda et Arnac issus du Borkou, et même du Tibesti puisque des familles prétendent se rattacher au Taïzerbos.

Les campements comportent moins de tentes que chez les Touaregs et ils montrent que le niveau de vie y est plus modeste. Cette population ne doit pas dépasser 10 000 individus.

Les peuls, nomadisent beaucoup plus que les autres éleveurs et il est presque impossible d'évaluer convenablement leur nombre que nous fixons approximativement à 20 000 personnes. Ils arrivèrent dans ces régions depuis une cinquantaine d'années, puis en 1970 ils refluèrent vers Diffa et Goudoumaria. Très dispersés sur le terrain ils peuvent dépendre de chefferies sédentarisées (*lamidos*), comme à Gouré, ou de clans lointains itinérants. Les principaux lignages appartiennent aux Wodaabes (avec Katsinabés), aux Bororos et aux Oudaens. Leurs campements se bornent à quelques familles domestiques qui possèdent en revanche de grands troupeaux.

Les Budumas vivent dans les îles ou sur les rives du lac Tchad qu'ils ne quittent guère. Leur nombre n'est plus que de 3 000 personnes.

Les Arabes descendent des O. Slimans du Borkou. Les quelques cinq cents individus de cette tribu sont, soit commerçants à Tanout, soit éleveurs de dromadaires vers Yogoum (Garrou).

## L'organisation sociale

Au Niger les recensements classent les éleveurs en tribus et en groupements. Mais il s'agit plutôt d'une commodité qui a l'avantage de plaire aux chefs imbus de généalogies alambiquées. Aucune "pureté ethnique" ou historique ne résiste aux faits. Si nous prenons le cas de la tribu touaregue imazwaghan recensée à Tanout, elle comprend des Igdalans, des Kel Tagalay, des Kel Amdit, des Ibadayens... et des peuls Jijiris ! Les groupements peuls ne possèdent pas d'unité plus grande. Ainsi celui recensé à Intabana a comporté des Wodaabes, des Almoyyos, des Baagelens, des Bilingaens, des Kassaousaous et des Touaregs muzgus. Ces deux exemples prouvent qu'il est préférable de parler d'entités administratives plutôt que de lignages au sens sociologique du terme. Évidemment dans la pratique quotidienne de la vie pastorale, les relations entre les familles et les structures tribales encore fonctionnelles jouent un rôle important.

## Les systèmes pastoraux

Tous les systèmes pastoraux du Sahel, comme dans cette partie du Niger, possèdent les mêmes objectifs : accéder aux parcours de saison sèche et d'hivernage avec, entre les deux types de pâturages, la possibilité de faire suivre au bétail une ou deux cures salées. Aussi peuls, toubous et touaregs cherchent chaque fois qu'ils le peuvent à effectuer une sorte de rotation entre les points d'eau, certaines formations végétales et les sites natronés. Leur mobilité est conditionnée par la dispersion spatiale et l'éloignement relatif de ces pôles de déplacement.

\*Inspiré de D. Dulieu, 1978 "Unités pastorales de Tanout et Gouré".

Pour nous, la différence qui existe entre les systèmes pastoraux s'appuie sur leur extension spatiale. L'est nigérien renferme surtout un modèle pastoral qui se suffit à lui-même en restant dans une seule zone écologique, mais coexistent également des systèmes qui profitent des ressources de deux ou plusieurs milieux agrostologiques dépendant de zones climatiques séparées. C'est pourquoi nous ne nous attarderons pas sur les particularités qui séparent les ethnies. Leurs conceptions de l'élevage tiennent plus à des savoir faire "d'écoles" parallèles qu'à des antagonismes irréductibles. Rien n'est plus opposé que les montes chamélières des toubous ou des touaregs, tant au niveau des principes que des harnachements qu'elles nécessitent. Cependant, si les avis ne peuvent qu'être partagés quant à leurs avantages et à leurs inconvénients respectifs — comme pour la conduite des troupeaux à bovins — elles tirent, de façon différente, le meilleur parti possible de la nature sahélienne avec les moyens dont elles disposent.

## **Les agropasteurs du centre de la zone pastorale**

Ce sont ceux qui ont les déplacements les plus limités dans l'année puisque leurs mouvements n'excèdent que rarement une trentaine de kilomètres. Leur répartition suit un "V" très ouvert dont la branche occidentale s'arrête entre Talras et Tedjira, et dont la pointe sud parvient vers Goudoumaria, tandis que la branche Est coupe la basse Dillia et s'achève à N'Gourti.

Les groupes qui utilisent ce secteur en sortent très peu et trouvent, en année normale, à nourrir leur bétail sur place. Du côté de Diffa, les puits et les puisards atteignent facilement la nappe phréatique et les pâturages n'accueillent que des densités humaines et animales réduites. À l'ouest, les grands forages de Zabetan, de Kitkime ou d'Aborak et les puits cimentés donnent aux éleveurs la possibilité d'accéder aux excellents pâturages de la région, sans qu'ils aient à se déplacer. Là, les peuls et les toubous fréquentent souvent les mêmes ouvrages et il n'y a pas d'exclusive de la part d'un groupe ou de l'autre. Cependant, les campements touaregs sont les plus nombreux. Par contre, à partir de Tasker, ce sont les toubous qui possèdent le plus de tribus.

Prenons pour illustrer ce système pastoral l'exemple d'un campement daza, dépendant de la tribu Dagorda, recensée à N'Gourti. En 1981, il se composait de 18 tentes et conduisait 200 animaux se partageant à parts égales en bovins et en camélins. Les tentes avaient été dressées entre un diverticule de la Dillia et les premières dunes du Tal, un peu au nord de N'Guigmi. Quelques huttes de culture dominaient les pentes sableuses semées en petit mil en hivernage. Ce lieu de stationnement principal n'était jamais perdu de vue au cours des déplacements de saison sèche (ces mouvements réduits sont plutôt comparables à des changements de pâtis ou d'emplacements qu'à une transhumance). Ces dazas qui fréquentent ce site depuis une génération ne l'abandonnèrent qu'en 1973, lorsque la sécheresse les obligea à migrer vers l'ouest à Kossotori et Yogoum dans la préfecture de Gouré.

À Itabandout, à la même latitude mais 300 km à l'ouest, les peuls et les touaregs Igdalan sont des agropasteurs quasiment sédentaires. Ils utilisent quelques puits, d'octobre à juillet, et ne font que s'installer à proximité des mares d'hivernage voisines pour 2 ou 3 mois. Si les pluies tardent à venir, seuls les bergers emmènent les troupeaux à leur rencontre.

Nous associons à ce système pastoral celui des pasteurs budumas des rives et des îles du lac Tchad puisqu'ils ne sortent pas de ce biotope. Durant l'année, ils passent d'une île à l'autre avec leurs troupeaux de taurins kouris, particulièrement bien adaptés à ce milieu aquatique. Ils n'ont qu'à choisir parmi les immenses bourgoutières que découvre la baisse des eaux du lac. Vers Bélabérime, beaucoup d'entre eux cultivent du mil ou divers sorghos sur les grandes îles qui restent exondées ou quelquefois sur la terre ferme.

## **Les franges sahariennes de la zone pastorale**

À ce niveau les touaregs, les toubous et les peuls sont aussi mêlés qu'ailleurs, cependant ils possèdent plus de dromadaires et de caprins que de bovins. On trouve même quelques individus qui essaient d'ensemencer en petit mil quelques impluvia naturels, mais il s'agit de spéculations particulièrement hasardeuses qui réussissent rarement. En moyenne, les campements comportent de 10 à 30 tentes quoique ceux des toubous soient dans l'ensemble moins importants.

La carte indique la façon dont les bordures sahariennes concentrent les axes de déplacement. Alors, qu'au cours des mois secs les campements s'éparpillent au gré de la raréfaction des puisards dont les débits s'étiolent peu à peu, l'hivernage concentre tout le monde autour des mares. À partir de ces eaux éphémères, les animaux peuvent exploiter les pâturages d'acheb comme ceux à cornulaca qui débutent au nord des contreforts de Termit.

En se déplaçant ainsi les éleveurs profitent des ressources du nord Sahel et des parties sahariennes estivales qui ne sont accessibles que durant un temps très court. Les touaregs Igdalan et les peuls qui pratiquent ce système pastoral stationnent au nord d'Intabanaout (ouest de Tanout). De décembre à juillet, ils nomadisent par de courts trajets entre les puits de la région, ne faisant qu'un très bref crochet vers le sud lorsque les pluies se font attendre. Dès qu'elles s'installent, ils repartent vers le nord en direction de Tchintaborak ou d'Aderbissinat. Les familles n'accompagnent pas ces premiers déplacements rapides. Elles rejoignent les troupeaux menés par des bergers, plus tard, vers la fin de l'hivernage, lorsqu'une seconde nomadisation conduit les camélins vers Assawas. Les groupes les plus mobiles s'avançant encore plus dans l'erg du Ténéré.

Cet exemple ne rend pas compte de la complexité des mouvements dans leurs détails car il décrit le type dominant. Dans la réalité beaucoup de circuits se superposent. Ainsi, quand les éleveurs d'Intabanaout sont partis, des agropasteurs, de toutes origines, venant de la zone intermédiaire les remplacent : troupeaux de commerçants haoussas basés en ville à Tarka, touaregs de Dakoro, peuls moutonniers Oudaen. Parmi ceux-ci, certains emmènent leurs petits ruminants jusqu'au Ténéré.

Un système pastoral analogue existe dans le nord du département de Diffa à la latitude de N'Gouri et Sagadem. Cependant, il faut signaler que des éleveurs sahariens-toubous ankordas, Kokordas, Arnas migrent également en direction du sud vers les marges méridionales du Ténéré. Ce faisant, ils soulagent leurs pâturages de saison sèche sur lesquels ils stationnent habituellement. Ils ne regagnent leurs positions que lorsque les mares tarissent.

### Les pasteurs peuls du sud de la zone pastorale

C'est peut-être à ce niveau où les éleveurs débordent largement sur les zones agropastorale et agricole jusqu'à la Komadougou Yobé, que nous pouvons décrire un système pastoral effectué seulement par quelques groupes de peuls Woodabe (Hanagamba et M'bororo). En saison fraîche, les familles très disséminées stationnent à proximité des grandes mares qui subviennent aux besoins de leur bétail jusqu'en janvier et février. Les divers groupes s'éparpillent dans le sud du Kadzél entre Bosso, Mainé-Soroa et Diffa. Dès qu'elles entreprennent leurs migrations de saison sèche et chaude, elles s'enfoncent dans le Nigeria en suivant les axes de Habadjia, de Nguru, de Gashua ou de Geidam. Les mauvaises années les Hanagamba partent plus tôt et poussent jusqu'à Damatum ou Maiduguri et parfois jusqu'au nord Cameroun en suivant un trajet reliant Bosso, Monguno et Dikwa, qui serre la rive occidentale du lac Tchad.

Lorsque le front de mousson remplace le régime d'harmatan vers mai, ces pasteurs remontent vers le nord, un peu au-delà des parcours, d'où ils sont partis, pour y passer le gros de l'été. Cette mobilité le conduit à traverser trois zones climatiques et étend les déplacements sur plus de 260 km en latitude. Evidemment, dans les campements tout est conditionné et conçu pour nomadiser loin et rapidement les impedimenta sont limités au strict nécessaire et les familles n'ont pas de véritables abris durant la saison sèche. Signalons que ces pasteurs sont les seuls à n'avoir aucune activité agricole et qu'en zone intermédiaire ces Peuls, comme beaucoup d'autres agropasteurs, profitent de l'ouverture des champs qui, dès qu'ils sont récoltés, offrent au bétail des chaumes constitués de tiges de mil ou de sorgho particulièrement recherchées.

## Les évolutions récentes

Les grands traits des systèmes pastoraux exposés au paragraphe précédent doivent être nuancés car ils n'ont pas la stabilité que nous pourrions supposer. Les effets destructeurs des crises climatiques récentes ont plus durement atteint les régions pastorales ou agropastorales que celles dont l'économie reposait surtout sur des intérêts agricoles. Celles-ci ont pu reconstituer plus rapidement leurs troupeaux de bovins et acquérir une part importante du cheptel. Socialement le bilan de ces transformations s'avère lourd pour les sociétés pastorales.

Les crises climatiques dans le Sahel africain ne constitue pas un phénomène nouveau. Les vieilles archives, certains récits et beaucoup de traditions en font état. La nouveauté réside dans la mesure de ces crises, leur analyse et la recherche des moyens mis en œuvre pour tenter de remédier à leurs conséquences les plus graves.

L'aridification des régions subsahariennes relève de phénomènes planétaires encore mal expliqués. Au niveau du Sahel, ils se traduisent par une irrégularité des précipitations qui est l'unique constante de ces régions. Les données suivantes confirment ce fait pour les 30 dernières années.

Stations	1955					1960						1965						1970									1975							1980					83
Agadez	+	+	●	+	+	+	+	+	+	+	+	+	○	+	+	○	○	○	○	○	○	+	+	○	○	○	○	+	+	○	○	○	○	+	+	+	+	●	
Tanout	+	+	●	+	+	+	+	●	●	●	●	?	?	?	?	?	○	○	○	●	+	●	●	●	○	○	+	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
Zinder	●	+	+	+	●	+	+	○	+	●	●	○	●	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	+	●	●	○	○	○	○	○	○	○	○	
Gouré	+	●	●	●	+	●	+	+	●	●	●	+	?	●	●	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
Diffa	●	●	●	+	+	+	+	○	●	+	●	●	?	○	●	●	○	○	○	○	○	+	○	○	○	○	+	○	○	+	○	?	○	○	○	○	○	○	
N'Guigmi	●	+	●	+	+	+	+	●	●	●	●	+	●	○	○	+	●	○	○	+	●	○	○	○	○	○	+	●	○	+	+	+	+	+	○	○	○	○	

Année sécheresse : ○      année normale : ●      année excédentaire : +

Le tableau ci-dessus montre que la tendance à l'aridité augmente et que pour une même année les irrégularités spatiales s'accroissent. En premier lieu cela modifie les ressources végétales nécessaires au cheptel ce qui entraîne, secundo, une désorganisation des trajets de déplacements et, lors de crises graves, une hausse de la mortalité animale.

## **L'expansion des cultures**

Depuis 1973, l'utilisation de plus en plus poussée des terres marginales résulte de la croissance démographique dont le taux se situe vers 2,7 p. 100 pour l'ensemble du Niger (INSEE 1976). La même source admet que ce taux serait plus faible en milieu nomade. Il paraît logique, donc, que l'espace agraire s'étende au détriment de l'espace pastoral.

Aussi les contraintes dues aux aléas climatiques sont d'autant plus ressenties par les éleveurs qu'ils assistent, régulièrement, à l'invasion de leur zone par des fronts de cultures. La situation entre Zinder et Diffa ne paraît pas être aussi tendue que dans le reste du Niger, quoique deux saillants particulièrement actifs débordent en zone pastorale confirmant ces pressions en provenance du sud et de l'ouest. Par exemple, dans les environs des vallées de l'Eliki de Takoubou et de l'Aneker, les champs des agriculteurs venus de Tanout (Béribéris, Haoussas et Touaregs) dépassent de plus de 20 km la limite officielle des terres cultivées. Dans l'est de cette même préfecture, en 1983, des faits analogues pouvaient être observés à Tigout et Guéré. La vigueur des progressions amènent les champs à moins de 10 km de ces puits. Ces empiètements, sur les terrains réservés en principe aux éleveurs gênent ceux-ci car, tout d'abord ils suppriment de bons parcours sur lesquels ils comptent, en fin de saison sèche, lorsque les pluies sont en retard et, en second lieu, le maillage des champs interdit les migrations méridionales qui permettent au bétail de gagner des régions plus accueillantes lors des mauvaises années.

Progressivement nous assistons à une déstabilisation des systèmes pastoraux qui apparaissent fragiles face à la concurrence qui les oppose aux agriculteurs. Les uns et les autres désirent les mêmes terres, celles qui supportent les meilleurs pâturages. Ils cherchent également à accaparer les mêmes bas-fonds. Mais, tandis que les pasteurs n'y creusent que des puisards saisonniers, les agriculteurs les mettent en valeur de manière permanente : cultures céréalières durant l'hivernage et cultures de contre saison développées à l'instigation des autorités. Comme l'accès aux pâturages dépend de l'accès aux points d'eau, certains agropasteurs se voient exclus des régions gagnées à l'agriculture.

## **La paupérisation des pasteurs**

On assiste depuis la sécheresse de 1973 à une main-mise économique évidente, sur le cheptel, de la part de groupes sociaux aisés. Ce sont ceux qui ont les moyens, en temps de crise d'investir et de capitaliser dans l'élevage. Cette tendance générale se manifeste déjà nettement dans le département de Zinder alors qu'elle est moins marquée plus à l'est. Elle a son origine dans des évolutions internes à la zone pastorale, mais elle provient également de facteurs externes à celle-ci.

Dans cette optique, la crise climatique de 1969-1974, paraît avoir constitué une étape décisive. À partir de ce moment, le pouvoir d'achat des éleveurs s'est mis à baisser régulièrement. Les énormes pertes de bétail (variant de 30 à 63 p. 100) entamèrent leur capital. Elles ont été alourdies, les années suivantes par la nécessité où ils se trouvèrent d'avoir à vendre encore des animaux pour pouvoir subsister. Parallèlement, les habitants de zone intermédiaires et agricoles cherchèrent à acquérir des bovins afin de compenser la baisse des rendements agricoles. Ils le faisaient d'autant plus facilement que le déstockage massif au niveau de la zone pastorale avait fait chuter les cours du bétail. Les chiffres des services de l'élevage sont éloquentes. Tandis que le taux de reconstitution des troupeaux augmentait de 63 p. 100 à Zinder dans la zone agropastorale, il n'était que de 20 p. 100 en zone pastorale en 1980. Ces faits provoquèrent un glissement vers le sud des intérêts pastoraux. Actuellement, il y a une redistribution totale des formes d'élevage.

Les propriétaires qui cherchent à investir dans le cheptel grâce à des revenus fixes sont mieux placés que les acteurs traditionnels pour spéculer. C'est ainsi que des fonctionnaires, des commerçants et de riches éleveurs ont pu se monter en quelques années des troupeaux considérables. Nous avons déjà signalé le cas des commerçants Arabes et Haoussas de Tanout qui pratiquent ce genre d'exploitation, des cas aussi dynamiques existent vers Maïné-Soroa, à Diffa et dans le Kadzel où des commerçants nigériens entretiennent de nombreux troupeaux. E. Bernus relève des faits analogues dans les environs d'Agadez.

Ces modifications structurales tant géographiques que sociologiques ont des conséquences importantes. Nous ne citerons que les plus marquantes. La première, la plus visible, a été la plus décrite. Les éleveurs et les agropasteurs, qui perdirent la presque totalité de leur cheptel, laissèrent à leurs familles la garde des quelques bêtes qui restaient et allèrent s'embaucher comme gardiens ou manœuvres dans les centres urbains du Niger ou du Nigeria pour plusieurs années. Le second effet se rapporte au détournement des formes coutumières de prêt, de confiage ou de gardiennage, qui ont été écartées des finalités qu'elles visent, dans la société traditionnelle. Dans celle-ci, un éleveur défavorisé par une mauvaise conjoncture pouvait s'engager comme berger auprès d'un gros propriétaire. Sa famille vivait des sous-produits du troupeau qu'il gardait et il recevait en échange de ses services quelques animaux. Actuellement, ces pratiques disparaissent, car les investisseurs gèrent au plus juste leur capital cheptel et maintiennent les bergers en état de dépendance par les salaires qu'ils leur versent.

La troisième conséquence des modifications qui remodelent le monde pastoral est plus cachée, pourtant elle sera celle qui amènera un bouleversement profond, à notre avis irréversible. Les nouveaux possesseurs de bétail, les "éleveurs-investisseurs" gérant leurs troupeaux par l'intermédiaire de bergers rétribués, accaparent insensiblement les meilleurs secteurs pastoraux. Ceux de Tanout, par exemple, préfèrent faire paître leurs troupeaux dans la région des grands forages. Il y a donc une appropriation des parcours faciles par des propriétaires qui ont les moyens d'user de leurs influences pour que les structures d'équipement pastoral soient entretenues et développées.

Ce point nous paraît capital car il annonce l'accession dans l'économie pastorale d'éleveurs aisés, habitués aux impératifs modernes de gestion et de contrôle d'un capital, plus à même de concevoir les nécessités d'utiliser rationnellement les ressources naturelles. La contrepartie de cet événement est l'élimination par écrémage au cours des crises climatiques des agropasteurs et des éleveurs les plus pauvres.

## BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE

1. **Bernus E.** – Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur. Mémoire ORSTOM, 1981, n° 94, cartes, index + photos, 509 p.
2. **Bernus E.** – La sécheresse dans la tradition touareg. Com. au congrès sur les sécheresses au N-E brésilien et en Afrique, Paris, 1986.
3. **Clanet J.-C.** – Les unités pastorales entre Tanout et Gouré. Rapport IEMVT, Banque mondiale, Paris, 1978.
4. **Clanet J.-C.** – Synthèse agrostologique du bassin du lac Tchad, cartes de mobilité des éleveurs et de leurs gradients de pastoralité. CBLT-IEMVT, 1979.
5. **Paris P.** – Guide pratique des cinq premiers centres pastoraux du département de Zinder. Ministère du Développement rural, Niger, 1982, 121 p.
6. **Saidou A.** – Contribution à l'étude d'un système pastoral sahélien : la transhumance au Niger. Thèse, Université de Dakar, EISMU, 1986, 126 p.